

PQ
1997
T6
17-

54 E
TURCARET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES;

Représentée pour la première fois, en 1709.

ACTEURS.

MON SIEUR TURCARET, *Traitant, amoureux de la Baronne.*

LE CHEVALIER, }
LE MARQUIS, } *Petits-Maitres.*

FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de Monsieur Turcaret.*

Monsieur RAFFLE, *Usurier.*

Monsieur FURET, *Fourbe.*

JASMIN, *petit Laquais de la Baronne.*

LA BARONNE, *jeune veuve, coquette.*

Madame TURCARET, *femme de Monsieur Turcaret.*

Madame JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de Monsieur Turcaret.*

MARINE, *Suivantes de la Baronne.*

LISE



La Scène est à Paris, chez la Baronne.

PQ
1997
T6
17-56



TURCARET,
COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux-cents pistoles!

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher. . .

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

Aij

Marine!...

M A R I N E .

Vous mettez ma patience à bout.

L A B A R O N N E .

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse ?
Suis-je femme à thésauriser ?

M A R I N E .

Ce serait trop exiger de vous ; & cependant
je vous vois dans la nécessité de le faire.

L A B A R O N N E .

Pourquoi ?

M A R I N E .

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger , qui
a été tué en Flandres l'année passée. Vous aviez
déjà mangé le petit donaire qu'il vous avait
laissé en partant , & il ne vous restait plus que
vos meubles , que vous auriez été obligée de
vendre , si la fortune propice ne vous eût fait
faire la précieuse conquête de Monsieur Tur-
caret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai , Madame ?

L A B A R O N N E .

Je ne dis pas le contraire.

M A R I N E .

Or , ce Monsieur Turcaret , qui n'est pas un
homme fort aimable , & qu'aussi vous n'aimez
guères , quoique vous ayez dessein de l'épouser ,
comme il vous l'a promis ; Monsieur Turcaret ,

dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coiffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du Traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce Chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

M A R I N E.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que Monsieur Tarcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces Chevaliers qui sont consacrés au célibat, & obligés de courir au secours de Malte: c'est un Chevalier de Paris, il fait ses caravanes dans les Lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

M A R I N E.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand Comédien; &, ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin,

A iiij

son bon valet Frontin , ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable ! & tu conclus de-là...

M A R I N E.

Que le Maître & le Valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; & vous vous laissez surprendre à leurs artifices , quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connaissiez. Il est vrai que , depuis votre veuvage , il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi ; & cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous , qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du Chevalier. J'aurais dû , je l'avoue , l'éprouver , avant que de lui découvrir mes sentimens , & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

M A R I N E.

Affurément ; & je ne cesserai point de vous tourmenter , que vous ne l'ayez chassé de chez vous : car , enfin , si cela continue , savez-vous ce qui en arrivera.

LA BARONNE.

Hé ! quoi ?

M A R I N E.

Monsieur Turcaret saura que vous voulez conserver le Chevalier pour ami, & il ne croit pas lui qu'il soit permis d'avoir des amis; il cessera de vous faire des présens, il ne vous épousera point; &, si vous êtes réduite à épouser le Chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

L A B A R O N N E.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

M A R I N E.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide; profitez des prodigalités de Monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde: mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rentes; & vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

L A B A R O N N E.

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du Chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à Monsieur Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médifance, & l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

L A B A R O N N E.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

M A R I N E.

Son Valet vient, faites-lui un accueil glacé: commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

L A B A R O N N E.

Laisse-moi faire.



S C È N E I I.

MARINE, LA BARONNE;
FRONTIN.

FRONTIN, *à la Baronne.*

JE viens de la part de mon Maître & de la mienne, Madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE, *d'un air brusque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monsieur le Chevalier vous écrit, vous instruira, Madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *bas, à la Baronne.*

Sotte curiosité!

« Je viens de recevoir le portrait d'une Com-
 » tesse ; je vous l'envoie & vous le sacrifie. Mais
 » vous ne devez point me tenir compte de ce
 » sacrifice , ma chère Baronne : je suis si occupé,
 » si possédé de vos charmes , que je n'ai pas la
 » liberté de vous être infidelle. Pardonnez , mon
 » adorable , si je ne vous en dis pas d'avantage ;
 » j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai
 » perdu tout mon argent , & Frontin vous dira
 » le reste.

L E C H E V A L I E R »

M A R I N E , *haut , à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent , je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

F R O N T I N , *à Marine.*

Pardonnez-moi ; outre les deux-cents pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier , & le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs , il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon Maître.

L A B A R O N N E , *à Frontin.*

Où est le portrait ?

F R O N T I N , *donnant le portrait à la Baronne.*

Le voici.

L A B A R O N N E.

Il ne m'a point parlé de cette Comtesse.-là, Frontin.

F R O N T I N.

C'est une conquête, Madame, que nous avons faite, sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comtesse dans un Lansquenet.

M A R I N E.

Une Comtesse de Lansquenet !

F R O N T I N.

Elle agaça mon Maître ; il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a, ce matin, envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

M A R I N E.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cottise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

F R O N T I N, *à Marine.*

C'est ce que nous ignorons.

M A R I N E.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste ! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices ! vous en connaissez bien le prix.

F R O N T I N , à la Baronne.

Savez-vous bien , Madame , que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour Monsieur le Chevalier ? En arrivant au logis , il se jette dans un fauteuil ; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu , assaisonnant ses réflexions d'épithètes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE , *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comtesse , Frontin ; n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

F R O N T I N .

Non , Madame ; & ce n'est pas , comme vous voyez , une Beauté régulière ; mais elle est assez piquante , ma foi , elle est assez piquante. Or , je voulus d'abord représenter à mon Maître que tous ses juremens étaient des paroles perdues ; mais , considérant que cela soulage un joueur désespéré , je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE , *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle , Frontin ?

F R O N T I N .

C'est ce que je ne fais pas trop bien ; car elle a le teint si beau , que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

M A R I N E .

M A R I N E.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

F R O N T I N.

Je le croirais bien , car elle en paraît trente. Mon Maître donc , après avoir réfléchi , s'abandonne à la rage ; il demande ses pistolets.

L A B A R O N N E.

Ses pistolets , Marine ! ses pistolets !

M A R I N E.

Il ne se tuera point , Madame , il ne se tuera point.

F R O N T I N.

Je les lui refuse ; aussi-tôt il tire brusquement son épée.

L A B A R O N N E

Ah ! il s'est blessé , Marine , assurément.

M A R I N E.

Hé ! non , non ; Frontin l'en aura empêché.

F R O N T I N.

Oui , je me jette sur lui à corps perdu « Mon-
» sieur le Chevalier , lui dis-je , qu'allez-vous
» faire ? Vous passez les bornes de la douleur
» du lansquenet. Si votre malheur vous fait
» haïr le jour , conservez-vous du moins , vivez
» pour votre aimable Baronne ; elle vous a jus-
» qu'ici tiré généreusement de tous vos embarras ;
» & soyez sûr , (ai-je ajouté seulement pour

B

» calmer sa fureur) qu'elle ne vous laissera point
 « dans celui-ci ».

M A R I N E , *bas.*

L'entend-t-il le maraud ?

F R O N T I N .

« Il ne s'agit que de mille écus une fois ;
 » Monsieur Turcaret a bon dos , il portera bien
 » encore cette charge-là ».

L A B A R O N N E .

Hé bien , Frontin ?

F R O N T I N .

Hé bien , Madame , à ces mots , admirez le
 pouvoir de l'espérance ! il s'est laissé désarmer
 comme un enfant , il s'est couché & s'est en-
 dormi.

M A R I N E .

Le pauvre Chevalier !

F R O N T I N .

Mais ce matin , à son réveil , il a senti re-
 naître ses chagrins ; le portrait de la Comtesse
 ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur le
 champ pour venir ici , & il attend mon retour
 pour disposer de son sort. Que lui dirai-je ,
 Madame ?

L A B A R O N N E .

Tu lui diras , Frontin , qu'il peut toujours faire
 fond sur moi , & que , n'étant point en argent
 comptant... (*Elle veut tirer son diamant.*)

M A R I N E , *la retenant.*

Hé! Madame, y songez-vous?

L A B A R O N N E , *remettant son
diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

M A R I N E , *à Frontin.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

F R O N T I N.

Ah! qu'il sera fâché, lui! .. (*Bas, à part.*)
Maugrebleu de la soubrette!

L A B A R O N N E.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

M A R I N E.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

F R O N T I N , *haut à la Baronne.*

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monsieur le Chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

L A B A R O N N E.

Prendre la poste, Marine!

M A R I N E , *à la Baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

F!

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*
Attends, Frontin.

M A R I N E , *à Frontin.*

Non, non; vas-t-en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner.
(*Donnant son diamant à Frontin.*) Tiens, voilà
un diamant de cinq-cents pistoles que Monsieur
Turcaret m'a donné; vas le mettre en gage, &
tire ton Maître de l'affreuse situation où il se
trouve.

F R O N T I N .

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai
compte, Marine, de l'excès de ton affliction.
(*Il sort.*)

M A R I N E .

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble,
Messieurs les frippons!



S C È N E I I I.

MARINE, LA BARONNE.

L A B A R O N N E.

T U vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter....

M A R I N E.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, Madame; ce sont vos affaires.

L A B A R O N N E.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer: ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

M A R I N E.

Un penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hé si! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

L A B A R O N N E.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au Chevalier du sacrifice qu'il me fait?

B iij

Le plaissant sacrifice ! que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! c'est quelque vieux portrait de famille ; que fait-on ? de sa grand-mère , peut-être .

L A B A R O N N E , *regardant le portrait.*

Non ; j'ai quelque idée de ce village-là , & une idée récente

M A R I N E , *prenant le portrait.*

Attendez Ah ! justement , c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours , qui se fit tant prier pour ôter son masque , & que personne ne connut , quand elle fut démasquée .

L A B A R O N N E .

Tu as raison , Marine ; cette Comtesse-là n'est pas mal faite .

M A R I N E , *rendant le portrait à la*
Baronne.

A-peu-près comme Monsieur Turcaret . Mais si la Comtesse était femme d'affaires , on ne vous la sacrifierait pas , sur ma parole .



S C È N E I V.

MARINE, LA BARONNE;
FLAMAND.

LA BARONNE.

T Ais-toi, Marine; j'apperois le laquais de Monsieur Turcaret.

M A R I N E, *bas, à la Baronne.*

Oh! pour celui-ci passe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose, c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

F L A M A N D, *présentant un petit coffre à la Baronne.*

Monsieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

M A R I N E.

Tu sois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

L A B A R O N N E, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

Biv

Ouvrez , ouvrez , je réserve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en ferons plus charmées que du dehors.

L A B A R O N N E *l'ouvre.*

Que vois-je ? un billet au porteur ! l'affaire est sérieuse.

M A R I N E.

De combien, Madame ?

L A B A R O N N E.

De dix-mille écus.

M A R I N E, *bas.*

Bon ; voilà la faute du Diamant réparée.

L A B A R O N N E.

Je vois un autre billet.

M A R I N E.

Encore au porteur ?

L A B A R O N N E.

Non , ce sont des vers que Monsieur Turcaret m'a remis.

M A R I N E.

Des vers de Monsieur Turcaret !

L A B A R O N N E, *lisant.*

« A Philis.... quatrain ».... Je suis la Philis, & il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

M A R I N E.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

L A B A R O N N E.

Les voici ; écoute.

(Elle lit.)

« Recevez ce billet, charmante Philis ,
» Et soyez assurée que mon âme
» Conservera toujours une éternelle flamme ,
» Comme il est certain que trois & trois font six ».

M A R I N E.

Que cela est finement pensé !

L A B A R O N N E.

Et noblement exprimé. Les Auteurs se peignent dans leurs ouvrages.... Allez , portez ce coffre dans mon cabinet , Marine.

M A R I N E sort.

S C È N E V.

L A B A R O N N E , F L A M A N D.

L A B A R O N N E.

Il faut que je te donne quelque chose à toi , Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

F L A M A N D.

Je n'y manquerai pas, Madame , & du bon encore.

L A B A R O N N E.

Je t'y convie.

Bv

Quand j'étais chez ce Conseiller que j'ai servi ci-devant , je m'accommodais de tout ; mais , depuis que je fis chez Monsieur Turcaret , je fis devenu délicat , oui.

L A B A R O N N E .

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires , pour perfectionner le goût.

S C È N E V I .

M A R I N E , L A B A R O N N E ,
F L A M A N D .

F L A M A N D , *apercevant M. Turcaret.*

LE voici , Madame , le voici.
(*Il sort.*)

S C È N E V I I .

M A R I N E , L A B A R O N N E ,
M . T U R C A R E T .

L A B A R O N N E .

JE suis ravie de vous voir , Monsieur Turcaret , pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant*.

Où, où!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant. Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque Auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les Auteurs de profession ne pensent & ne s'expriment pas ainsi ; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

B vj

TURCARET,

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, & l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, Monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée & approuvée par quatre Fermiers généraux.

MARINE, à Monsieur Turcaret.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre prose, Monsieur; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. T U R C A R E T.

Vous vous moquez.

L A B A R O N N E.

De combien est-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. T U R C A R E T.

Bon ; il n'est que de dix-mille écus.

L A B A R O N N E.

Comment dix-mille écus ? Ah ! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur le champ,

M. T U R C A R E T.

Fi donc !

L A B A R O N N E.

Mais je vous le renverrai.

M. T U R C A R E T.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendre point.

M A R I N E, *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

L A B A R O N N E.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. T U R C A R E T.

Hé pourquoi ?

L A B A R O N N E.

En m'accablant tous les jours de présens, il

semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée ! non, Madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, Monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère !

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins. . . .

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous sortez si-tôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma Reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre Compagnie. Je revien-

drai , dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

L A B A R O N N E.

Fussiez-vous déjà de retour !

M A R I N E , *faisant la révérence à M.*
Turcaret.

Adieu , Monsieur ; je suis votre très-humble
servante.

M. T U R C A R E T.

A propos , Marine ; il me semble qu'il y a
long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne
une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne sans comp-
ter , moi.

M A R I N E.

Et moi je reçois de même , Monsieur. Oh !
nous sommes tous deux des gens de bonne foi !

M. T U R C A R E T *sort.*

S C È N E V I I I.

M A R I N E , L A B A R O N N E.

L A B A R O N N E.

L s'en va fort satisfait de nous , Marine.

M A R I N E.

Et nous demeurons fort contentes de lui ,

Madame. L'excellent sujet ! Il a de l'argent , il est prodigue & crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux , comme tu vois.

MARINE.

Oui ; mais , par malheur , je vois arriver ici des gens qui vengent bien Monsieur Turcaret.

SCÈNE IX.

MARINE , LA BARONNE ,
LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER , *à la Baronne.*

JE viens , Madame , vous témoigner ma reconnaissance ; sans vous , j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit , & je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien-aîsé , Chevalier , de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour !

MARINE, *bas, à elle-même.*

Qu'il est tendre & passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE, *au Chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie ! je m'y suis intéressée ; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! Madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs & sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le font pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine.*

C'est de l'argent comptant.

M A R I N E , à *Frontin*.

J'ai bien affaire de son argent ! hé ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

L A B A R O N N E .

Prenez garde à ce que vous dites , *Marine*.

M A R I N E .

C'est voler au coin d'un bois.

L A B A R O N N E .

Vous perdez le respect.

L E C H E V A L I E R , à la *Baronne*.

Ne prenez point la chose sérieusement.

M A R I N E .

Je ne puis me contraindre , *Madame* ; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de Monsieur , & que Monsieur *Turcaret* soit la vôtre.

L A B A R O N N E .

Marine !...

M A R I N E .

Hé si , si ! *Madame* ; c'est se moquer , de recevoir d'une main , pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte , & Monsieur le Chevalier tout le profit.

L A B A R O N N E .

Oh ! pour cela vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir.

M A R I N E .

Ni moi non plus.

L A B A R O N N E

Je vous chasserai.

M A R I N E.

Vous n'aurez pas cette peine-là , Madame , je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

L A B A R O N N E.

Retirez-vous , impudente ! ne paraîsez jamais devant moi , que pour me rendre vos comptes.

M A R I N E.

Je les rendrai à Monsieur Turcaret , Madame ; & , s'il est assez sage pour m'en croire , vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort.*)

S C È N E X.

L A B A R O N N E , L E C H E V A L I E R ,
F R O N T I N .

L E C H E V A L I E R , à la *Baronne*.

VOILÀ , je l'avoue , une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

F R O N T I N .

Oui , Madame vous avez eu raison : com-

ment donc ! Mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

L A B A R O N N E , à *Frontin*.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

F R O N T I N .

Elle se mêlait de vous donner des conseils ! elle vous aurait gâtée à la fin.

L A B A R O N N E .

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire ; mais je suis femme d'habitude , & je n'aime point les nouveaux visages.

L E C H E V A L I E R .

Il serait pourtant fâcheux que , dans le premier mouvement de sa colère , elle allât donner à Monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous , ni à moi.

F R O N T I N , au *Chevalier*.

Oh ! diable , elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigottes ; elles font des actions charitables pour se venger.

L A B A R O N N E , au *Chevalier*.

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point : J'ai de l'esprit , & Monsieur Turcaret n'en a guères : je ne l'aime point , & il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

F R O N T I N.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

L A B A R O N N E.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

L E C H E V A L I E R.

Quelle idée, Madame?

L A B A R O N N E.

Le laquais de Monsieur Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service; & je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelques uns de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, & les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

F R O N T I N.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir; Madame, cela me regarde.

L E C H E V A L I E R.

Mais, en effet, Frontin ne nous fera pas inutile auprès de notre Traitant.

L A B A R O N N E.

Je veux l'y placer.

L E C H E V A L I E R.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

Je suis jaloux de l'invention , on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi , Mōnſieur Turcaret , je vous ferai bien voir du pays ſur ma parole.

L A B A R O N N E .

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix-mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connois perſonne pour cela ; Chevalier , chargez-vous de ce ſoin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague , je ſuis bien-aïſe de l'avoir , & vous me tiendrez compte du ſurplus.

F R O N T I N .

Cela eſt trop juſte . Madame , & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

L E C H E V A L I E R .

Je ne perdrai point de tems , Madame , & vous aurez cet argent inceſſamment.

L A B A R O N N E .

Attendez un moment , je vais vous donner le billet.



S C È N E X I.

LE CHEVALIER , FRONTIN.

F R O N T I N.

U N billet de dix-mille écus ! La bonne aubaine, & la bonne femme ! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes , pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

F R O N T I N.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de Comtesse qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

F R O N T I N.

Madame la Baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole , & que son diamant est en gages ; le lui rendrez-vous , Monsieur , avec le reste du billet ?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai ?

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER.

Affurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette, que pour ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnais mon Maître.



SCÈNE

S C È N E X I I.

LA BARONNE, LE CHEVALIER;
FRONTIN.

LE CHEVALIER, *bas, à Frontin.*

D A I X, Frontin ; voici la Baronne.

LA BARONNE.

'Allez, Chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment ; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien !

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ? (*Il conduit la Baronne, qui rentre dans son appartement, & il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *seul.*

JADMIRE le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

JE n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, Madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avait en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon Maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti ; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte ; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

Cij

J'ai votre affaire en main ; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut : elle verrait tout aller sens-dessus-dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement ; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle est sous ma tutelle ; j'ai l'administration de ses gages & de ses profits, & j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servait des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sé-

rieuses , un mari & une femme qui s'aiment , des gens extraordinaires : enfin c'est une maison triste , ma pupille s'y est ennuyée.

L A B A R O N N E.

Où est - elle donc à l'heure qu'il est ?

F R O N T I N.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition , pour savoir ce qui se passe dans les familles.

L A B A R O N N E.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me passer de fille.

F R O N T I N.

Je vais vous l'envoyer , Madame , ou vous l'amener moi-même ; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

L A B A R O N N E.

Mais, Frontin , vous me parlez là d'un fort joli sujet.

F R O N T I N.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra : mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*Il s'en va.*)

L A B A R O N N E.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE, *seule.*

CETTE fille-là me fera d'un grand agrément ; elle me divertira par ses chansons , au-lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale.

SCÈNE III.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE, *appercevant M. Turcaret ;*
à elle-même.

Mais je vois M. Turcaret : ah ! qu'il paraît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, *essoufflé.*

Ouf ! je ne fais par où commencer , perfide !

LA BARONNE, *bas , à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles , déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles ; on vient de me rendre

compte de vos perfidies , de votre dérangement.

LA BARONNE, *haut.*

Le début est agréable ; & vous employez de fort jolis termes , Monsieur !

M. TURCARET.

Laissez-moi parler , je veux vous dire vos vérités , Marine me les a dites. Ce beau Chevalier , qui vient ici à toute heure , & qui ne m'était pas suspect sans raison , n'est pas votre cousin , comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser , & pour me planter là , moi , quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi , Monsieur , j'aimerais le Chevalier !

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré , & qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne , & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne ! Ne vous a-t-elle dit que cela , Monsieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point , félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ; qu'est devenu , par exemple , ce gros

brillant que je vous donnai l'autre jour ? montrez-le tout-à-l'heure , montrez-le moi.

L A B A R O N N E ,

Puisque vous le prenez sur ce ton-là , Monsieur , je ne veux pas vous le montrer.

M. T U R C A R E T .

Hé ! sur quel ton , morbleu ! prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en ferez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête-homme , j'aime de bonne foi , je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le scandale , moi : ah ! vous n'avez point affaire à un Abbé.

L A B A R O N N E .

Non ; j'ai affaire à un extravagant , à un possédé Oh bien ! faites , Monsieur , faites tout ce qu'il vous plaira , je ne m'y opposerai point , je vous assure.

M. T U R C A R E T .

Allons , ce billet au porteur , que je vous ai tantôt envoyé , qu'on me le rende.

L A B A R O N N E .

Que je vous le rende ! & si je l'ai aussi donné au Chevalier ?

M. T U R C A R E T .

Ah ! si je le croyais !

L A B A R O N N E .

Que vous êtes fou ! en vérité , vous me faites pitié.

M. T U R C A R E T.

Comment donc ! au - lieu de se jeter à mes genoux , & de me demander grâce , encore dit-elle que j'ai tort , encore dit-elle que j'ai tort !

L A B A R O N N E.

Sans doute.

M. T U R C A R E T

Ah ! vraiment , je voudrais bien , par plaisir , que vous entreprissiez de me persuader cela !

L A B A R O N N E.

Je le ferais , si vous étiez en état d'entendre raison.

M. T U R C A R E T.

Et que me pourriez-vous dire , traitresse ?

L A B A R O N N E.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. T U R C A R E T, *essoufflé.*

Hé bien ! parlez , Madame , parlez , je suis de sang-froid.

L A B A R O N N E.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. T U R C A R E T.

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'est point...

L A B A R O N N E.

Ne jurez pas , Monsieur , ne m'interrompez pas ; songez que vous êtes de sang-froid.

C v

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui , pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule , me disait-elle » à tous momens , que de voir la veuve d'un » Colonel songer à un Monsieur Turcaret , un » homme sans naissance , sans esprit , de la mine » la plus basse

M. TURCARET.

Passons , s'il vous plaît , sur les qualités ; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

» Pendant que vous pouvez choisir un époux » entre vingt personnes de la première qualité ; » lorsque vous refusez votre aveu même aux » pressantes instances de toute la famille d'un » Marquis dont vous êtes adorée , & que vous » avez la faiblesse de sacrifier à ce Monsieur » Turcaret ».

M. T U R C A R E T.

Cela n'est pas possible.

L A B A R O N N E.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monsieur. Ce Marquis est un jeune Seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le Chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, & c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, & vous êtes assez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une Servante passionnée qui vous parlait ; & que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. T U R C A R E T.

J'en demeure d'accord : mais . . .

L A B A R O N N E.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter ?

M. T U R C A R E T .

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au Chevalier , qui est , dit-elle , votre parent comme Jean-de-Vert.

L A B A R O N N E .

Et , si je vous montrais tout-à-l'heure ce même diamant , que diriez-vous ?

M T U R C A R E T .

Oh ! je dirais , en ce cas-là , que... Mais cela ne se peut pas.

L A B A R O N N E .

Le voilà , Monsieur ; le reconnaissez-vous ? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains Valets.

M. T U R C A R E T .

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélératè ! Je reconnais sa fripponnerie & mon injustice ; pardonnez-moi , Madame , d'avoir soupçonné votre bonne foi.

L A B A R O N N E .

Non , vos fureurs ne sont point excusables : allez , vous êtes indigne de pardon.

M. T U R C A R E T .

Je l'avoue :

L A B A R O N N E .

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non. Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convendez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine ! coquine de Marine ! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter : elle m'a dit que vous & Monsieur le Chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; & que si , aujourd'hui pour demain , je vous avais tout donné , vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET.

Oui, Madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot ; où diable avais-je l'esprit ?

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous , Monsieur. Vous auriez moins de jalousie , si vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET, *se levant.*

Quelle bonté ! Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais sérieusement , Monsieur , croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous & le Chevalier ?

M. TURCARET.

Non , Madame , je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : consentez-y ; Madame , j'en fais les moyens.

LA BARONNE.

Et , quels sont-ils ?

M. T U R C A R E T.

Je lui donnerai une direction en province.

L A B A R O N N E.

Une direction!

M. T U R C A R E T.

C'est ma manière d'écarter les incommodes.
Ah! combien de cousins, d'oncles, & de maris
j'ai fait directeurs en ma vie! J'en ai envoyés
jusqu'en Canada.

L A B A R O N N E.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le
Chevalier est homme de condition, & que ces
sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez,
sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris,
je vous jure que c'est l'homme du monde qui
doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. T U R C A R E T.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me
dites cela d'une manière si naïve, que vous me
le persuadez.

L A B A R O N N E.

Oublions le passé, il faut que je vous fasse
une prière.

M. T U R C A R E T.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

L A B A R O N N E.

Faites avoir une commission, pour l'amour

de moi , à ce pauvre Flamand , votre laquais ; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. T U R C A R E T.

Je l'aurais déjà poussé , si je lui avais trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonace ; cela ne vaut rien pour les affaires.

L A B A R O N N E.

Donnez lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. T U R C A R E T.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

L A B A R O N N E.

Ce n'est pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin , le laquais de mon cousin le Chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

M. T U R C A R E T.

Je le prends , Madame , & vous promets de le faire commis au premier jour.



S C È N E I V.

LA BÂRONNE , M. TURCARET ;
FRONTIN.

FRONTIN.

M^{ADAME}. vous allez bientôt avoir la fille dont
je vous ai parlé.

LA BÂRONNE , à *M. Turcaret*.

Monsieur , voilà le garçon que je veux vous
donner.

M. TURCARET , à *la Baronne*.

Il paraît un peu innocent.

LA BÂRONNE.

Que vous vous connaissiez bien en physio-
nomies !

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infailible. (*A Frontin.*) Ap-
proche , mon ami : dis-moi un peu , as-tu déjà
quelques principes ?

FRONTIN , à *M. Turcaret*.

Qu'appellez vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire , si tu
fais comment on peut empêcher les fraudes , ou
les favoriser.

Pas encore, Monsieur : mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu fais du moins l'arithmétique ; tu fais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur ; je fais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connaissez là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, Madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. T U R C A R E T.

Ho ! qu'oui, Madame, ho ! qu'oui ; d'ailleurs, un bel-esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi & deux ou trois autres , il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage d'une routine que l'on ne manque guères d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

L A B A R O N N E

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. T U R C A R E T, *à Frontin.*

Oh ! ça, mon ami ; tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

F R O N T I N.

Je vous regarde donc , Monsieur , comme mon nouveau maître : mais , en qualité d'ancien laquais de Monsieur le Chevalier , il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne , & à Madame sa cousine , à souper ici ce soir.

M. T U R C A R E T.

Très-volontiers.

F R O N T I N.

Je vais ordonner chez Fite toutes sortes de ragoûts , avec vingt-quatre bouteilles de vin de

Champagne ; & , pour égayer le repas , vous aurez des voix & des instrumens.

L A B A R O N N E .

De la musique , Frontin ?

F R O N T I N .

Oui , Madame , à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la symphonie.

L A B A R O N N È .

Cent bouteilles !

F R O N T I N .

Ce n'est pas trop , Madame ; il y aura huit concertans , quatre Italiens de Paris , trois Chanteuses & deux gros Chantres.

M. T U R C A R E T , à la Baronne.

Il a , ma foi , raison , ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

F R O N T I N , à M. Turcaret.

Oh ! diable , quand Monsieur le Chevalier donne des soupers comme cela , il n'épargne rien , Monsieur.

M. T U R C A R E T .

J'en suis persuadé.

F R O N T I N .

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

L A B A R O N N E , à M. Turcaret.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. T U R C A R E T, à la Baronne.

Qu'il est ingénu ! (*A Frontin.*) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (*A la Baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici Monsieur Gloutonneau le Poète ; aussi bien je ne saurais manger, si je n'ai quelque bel-esprit à ma table.

L A B A R O N N E.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M T U R C A R E T.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange & pense beaucoup : peste ! c'est un homme bien agréable Oh ! ça, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté

L A B A R O N N E.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jetez point dans une dépense....

M. T U R C A R E T.

Hé si, Madame, si ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il sort.*)

L A B A R O N N E.

J'attends votre retour impatiemment.



S C È N E V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

ENFIN, te voilà en train de faire ta fortune.

F R O N T I N.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire
à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est-à-présent, Frontin, qu'il faut donner
l'essor à ce génie supérieur.....

F R O N T I N.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas
médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

F R O N T I N.

Je l'attends ; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle sera venue. (*Elle
entre dans une autre chambre.*)



S C È N E V I.

F R O N T I N , *seul.*

COURAGE, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle: te voilà placé chez un homme d'affaire par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... Mais j'apperçois ma pupille.

S C È N E V I I.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

TU sois la bien venue, Lisette; on t'attend avec impatience dans cette maison.

L I S E T T E .

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

F R O N T I N .

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, & sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à

te regler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

L I S E T T E.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

F R O N T I N.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier ; c'est-là le point.

L I S E T T E.

Tu me fatigues de leçons inutiles.



SCÈNE

S C È N E V I I I.

L I S E T T E , F R O N T I N ;
L E C H E V A L I E R , *dans le fond.*

F R O N T I N , *appercevant le Chevalier,*

LE voici qui vient.

L I S E T T E , *à Frontin.*

Je ne l'avais pas encore vu. Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

F R O N T I N .

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

L E C H E V A L I E R , *s'approchant.*

Je te rencontre à propos , Frontin , pour t'apprendre.... (*Appercevant Lisette.*) mais que vois-je ? Quelle est cette Beauté brillante ?

F R O N T I N , *au Chevalier.*

C'est une fille que je donne à Madame la Baronne , pour remplacer Marine.

L E C H E V A L I E R

Et c'est sans doute une de tes amies ?

F R O N T I N .

Oui , Monsieur ; il y a long-tems que nous nous connaissons ; je suis son répondant.

D

TURCARET;
LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est , parbleu ! charmante. Monsieur la répondant , je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous , vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires , & vous me cachez les vôtres ; vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu , Monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque ; pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! Monsieur , que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*A Lifette.*) Où a-t-il été dé-
terrer ce petit minois-là ? Ah , la piquante repré-
sentation ! l'adorable griset !

L I S E T T E , *à part.*

Què les jeunes Seigneurs sont honnêtes!

L E C H E V A L I E R.

Non , je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

L I S E T T E , *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

L E C H E V A L I E R , *à Frontin.*

Faisons un troc , Frontin ; cède - moi cette fille-là , & je t'abandonne ma vieille Comtesse.

F R O N T I N ,

Non , Monsieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lisette , à qui j'ai donné ma foi.

L E C H E V A L I E R.

Vas , tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin.... Oui , belle Lisette , vous méritez....

L I S E T T E.

Trêve de douceurs , Monsieur le Chevalier ; je vais me présenter à ma maitresse , qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir , si vous voulez , continuer devant elle la conversation.



S C È N E IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

D ARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

F R O N T I N.

Tant-pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent ; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement ; ainsi je vais te charger du billet.

F R O N T I N.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un Agent de Change qui te donnerait de l'argent à l'heure même ?

F R O N T I N.

Cela est vrai : mais que direz-vous à Madame la Baronne ? Si vous lui dites que vous avez

encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton Agent de Change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre, aussi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne.

(Il entre dans la chambre de la Baronne.)



S C È N E X.

F R O N T I N , *seul.*

JE ne manque pas d'occupation , Dieu merci. Il faut que j'aille chez le Traiteur ; de-là , chez l'Agent de Change ; de chez l'Agent de Change , au logis ; & puis il faudra que je revienne ici joindre Monsieur Turcaret : cela s'appelle , ce me semble , une vie assez agissante ; mais patience ; après quelque tems de fatigue & de peine , je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE;
FRONTIN.

LA BARONNE.

U U
À À É bien, Frontin ! as-tu commandé le souper ?
Fera-t-on grand'-chère ?

FRONTIN, *à la Baronne.*

Je vous en réponds, Madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je fais faire, lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le Chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; & puis je viendrai ici prendre possession de Monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

L I S E T T E , L A B A R O N N E .

L I S E T T E .

C E garçon-là est un garçon de mérite, Madame.

L A B A R O N N E .

Il paraît que vous n'en manquez pas vous
Lisette.

L I S E T T E .

Il a beaucoup de savoir-faire.

L A B A R O N N E .

Je ne vous crois pas moins habile.

L I S E T T E .

Je serais bien heureuse , Madame , si mes pe-
tits talens pouvaient vous être utiles.

L A B A R O N N E .

Je suis contente de vous ; mais j'ai un avis
à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

L I S E T T E .

Je suis ennemie de la flatterie.

L A B A R O N N E .

Sur-tout , quand je vous consulterai sur des
choses qui me regarderont , soyez sincère.

L I S E T T E.

Je n'y manquerai pas.

L A B A R O N N E.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

L I S E T T E.

A moi , Madame !

L A B A R O N N E.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

L I S E T T E.

Hé! pourquoi les combattre ? Ils sont si raisonnables.

L A B A R O N N E.

J'avoue que le Chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

L I S E T T E.

J'en fais le même jugement.

L A B A R O N N E.

Il a pour moi une passion véritable & constante.

L I S E T T E.

Un Chevalier fidèle & sincère! on n'en voit guères comme cela.

L A B A R O N N E.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une Comtesse ?

L I S E T T E.

Une Comtesse !

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

L I S E T T E .

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais Messieurs les Chevaliers ; une vieille Dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

L A B A R O N N E .

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi :

L I S E T T E .

Cela est admirable.

L A B A R O N N E .

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

L I S E T T E .

Mais, mais voilà un Chevalier unique en son espèce !

L A B A R O N N E .

Faisons-nous, j'apprends Monsieur Turcaret.



S C È N E I I I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
M. T U R C A R E T .

M. T U R C A R E T .

J E viens , Madame... Oh , oh ! vous avez une
nouvelle femme-de-chambre.

L A B A R O N N E .

Oui , Monsieur ; que vous semble de celle-ci ?

M. T U R C A R E T .

Ce qui m'en semble ? elle me revient assez ;
il faudra que nous fassions connaissance.

L I S E T T E .

La connaissance sera bientôt faite , Monsieur.

L A B A R O N N E , à *Lisette*.

Vous savez qu'on soupe ici ; donnez ordre
que nous ayons un couvert propre , & que l'ap-
partement soit bien éclairé.



SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. T U R C A R E T.

JE crois cette fille-là fort raisonnable.

L A B A R O N N E.

Elle est fort dans vos intérêts , du moins.

M. T U R C A R E T.

Je lui en fais bon gré. Je viens , Madame , de vous acheter pour dix-mille francs de glaces , de porcelaines & de bureaux : ils sont d'un goût exquis , je les ai choisis moi-même.

L A B A R O N N E.

Vous êtes universel , Monsieur ; vous vous connaissez à tout.

M. T U R C A R E T.

Oui , grâce au Ciel , & sur-tout en bâtimens. Vous verrez , vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous allez faire bâtir un Hôtel ?

M. T U R C A R E T.

J'ai déjà acheté la place , qui contient quatre arpens , six perches , neuf toises , trois pieds & onze pouces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

S C È N E V.

LE MARQUIS , *dans le fond* ;
LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *à la Baronne.*

QUEL homme entre ici ?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts : je me passe-

rais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *à lui-même, reconnaissant le Marquis.*

Ah, morbleu ! c'est le Marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appercevant M. Turcaret.*) Hé ! que vois-je ?... oui... non... pardonnez-moi.. justement... c'est lui-même ; c'est Monsieur Turcaret (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, Madame ? Vous le connaissez ! vous empruntez sur gages. Pafsembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif ! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas, à lui-même.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, Monsieur le Marquis.

Monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, Madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, Monsieur le Marquis. Il est badin, Madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Oui ; je comprends bien qu'il badine, où qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Merbleu ! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monsieur ? Oh ! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS, à M. Turcaret.

Ah parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. T U R C A R E T.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame ; je ne fais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois ; j'avais un brillant de cinq-cent louis : on m'adressa à Monsieur Turcaret ; Monsieur Turcarer me renvoya à un de ses Commis, à un certain Monsieur Ra, ra, Rasle : c'est celui qui tient son Bureau d'usure. Cet honnête Monsieur Rasle me prêta, sur ma bague, onze-cent-trente-deux livres six sols & quelques deniers ; il me prescrivit un tems pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi ; le tems est passé, mon diamant est perdu.

M. T U R C A R E T.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis, ne me confondez point avec Monsieur Rasle, je vous prie ; c'est un frippon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la Justice ; je ne fais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante ; c'était un des plus beaux brillans ; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à-peu-près comme... (Il

regarde le diamant de la Baronne.) Hé!... le voilà, Madame; vous vous en êtes accommodée avec Monsieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE, *au Marquis.*

Autre méprise, Monsieur; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame; il a des revendeuses à sa disposition, &, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, Monsieur!

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, Monsieur le Marquis:

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de Monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

L A B A R O N N E .

De grâce, Monsieur le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez Monsieur le Chevalier.

L E M A R Q U I S .

Je le cherche par-tout , Madame , aux spectacles , au cabaret , au bal , au lansquenet ; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche , il devient libertin.

L A B A R O N N E .

Je lui en ferai des reproches.

L E M A R Q U I S .

Je vous en prie : pour moi je ne change point : je mène une vie réglée , je suis toujours à table ; j'ai du crédit chez les Traiteurs , parce que l'on fait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante , & qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

L A B A R O N N E .

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les Traiteurs.

L E M A R Q U I S .

Non , madame , ni pour les Traitans ; n'est-ce pas Monsieur Turcaret ? (*A la Baronne.*) Ma tante pourtant veut que je me corrige : & , pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite , je vais la voir dans l'état où je suis ; elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable , car elle m'a presque toujours vu ivre.

L A B A R O N N E.

Effectivement , Monsieur le Marquis , c'est une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

L E M A R Q U I S.

Je soupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu jusqu'au jour ; & j'ai été faire un petit somme chez moi , afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

L A B A R O N N E.

Vous avez bien de la prudence.

L E M A R Q U I S.

Adieu , ma toute aimable ; dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ses amis ; prêtez-le-nous quelquefois , ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu , Monsieur Turcaret ; je n'ai point de rancune au moins : touchez-là , renouvelons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme damnée , à ce Monsieur Rasse , qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.



S C È N E V I.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. T U R C A R E T .

V OILA une mauvaise connaissance , Madame ;
c'est le plus grand fou , & le plus grand men-
teur que je connaisse.

L A B A R O N N E .

C'est en dire beaucoup.

M. T U R C A R E T .

Que j'ai souffert pendant cet entretien ?

L A B A R O N N E .

Je m'en suis apperçue.

M. T U R C A R E T .

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

L A B A R O N N E .

Vous avez bien raison.

M. T U R C A R E T .

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il
a dites , que je n'ai pas eu la force de répondre ;
ne l'avez-vous pas remarqué ?

L A B A R O N N E .

Vous en avez usé sagement ; j'ai admiré votre
modération.

M. T U R C A R E T.

Moi, usurier ! Quelle calomnie !

L A B A R O N N E.

Cela regarde plus Monsieur Raffe que vous.

M. T U R C A R E T.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages ! il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

L A B A R O N N E.

Assurément.

M. T U R C A R E T.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père ; rien n'est plus faux , je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

L A B A R O N N E.

Quand cela serait vrai : le beau reproche ! il y a si long-tems ! cela est prescrit.

M. T U R C A R E T.

Oui, sans doute.

L A B A R O N N E.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. T U R C A R E T.

C'est trop de grâce que vous me faites.

L A B A R O N N E.

Vous êtes un homme de mérite.

TURCARET,

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET,

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une personne de condition , pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE , M. TURCARET ;
FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur !

M. TURCARET, à *Flamand* :

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

F L A M A N D.

Ce Monsieur que vous savez ; là, ce Monsieur.. Monsieur chose.

M. T U R C A R E T.

Monsieur chose !

F L A M A N D.

Hé oui ! ce Commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussi-tôt vous faites sortir tout le monde, & ne voulez pas que personne vous écoute.

M. T U R C A R E T.

C'est Monsieur Rasle, apparemment ?

F L A M A N D.

Oui, tout fin drer, Monsieur, c'est lui-même ;

M. T U R C A R E T.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

L A B A R O N N E , à M. Turcaret.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. T U R C A R E T , à la Baronne.

Oui, & c'est pour cela qu'il vient ici : il cherche à se racommoder. Dans le fond, c'est un assez bon-homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

L A B A R O N N E

Hé ! non, non : qu'il vienne ici, Monsieur : vous lui parlerez dans cette salle ; n'êtes-vous pas ici chez vous ?

TURCARET;**M. TURCARET.**

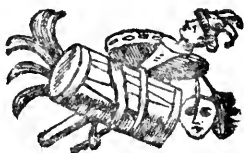
Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation ;
je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je
vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous
serez contente.

**SCENE**

S C È N E V I I I.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

DE quoi est-il question, Monsieur Raffe ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que , quand on vient chez les Dames , ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. R A F L E.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. R A F L E.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui , vous le pouvez ; je suis le maître. Parlez.

M. R A F L E, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois-mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre , se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement , a déclaré la chose à son

E

oncle le Président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. T U R C A R E T.

Peines perdues que ce travail-là; laissons - les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. R A F L E, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce Caissier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cent mille écus. . .

M. T U R C A R E T.

C'est par mon ordre qu'il... je fais où il est.

M. R A F L E.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse & pressante.

M. T U R C A R E T.

On l'accommodera; j'ai pris mes mesures, cela sera réglé demain.

M. R A F L E.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. T U R C A R E T.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune - homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. R A F L E.

Oui, Monsieur. Il veut bien vous prêter vingt-mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui

pourra lui rester à la compagnie, & que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, Monsieur Raffle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux-mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze-mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon! hé! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon!

M. R A F L E.

Il m'a écrit une lettre fort touchante , par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. T U R C A R E T.

Papier perdu, lettre inutile !

M. R A F L E.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. T U R C A R E T.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit ; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. R A F L E.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. T U R C A R E T.

J'agisrais contre mes intérêts ; je mériterais d'être cassé à la tête de la Compagnie.

M. R A F L E.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des fots... Je lui ai déjà fait réponse, & lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. T U R C A R E T.

Non, parbleu !

M. R A F L E, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq-mille francs qu'un honnête Serrurier de ma connaissance a amassés par son travail & par les épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là : allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFFLE, *s'en allant & revenant.*

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monsieur Raffle, parlez bas.

M. RAFFLE.

Je la rencontraï hier dans un fiacre, avec une manière de jeune Seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire souvenir

seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre-mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. T U R C A R E T.

Oh ! ventrebleu, Monsieur Rafle, qu'elle le soit ; défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq-cents pistoles du Serrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. R A F L E.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. T U R C A R E T.

Vous m'y trouverez.

S C È N E I X.

M. T U R C A R E T , *seul.*

MA L P E S T E ! ce serait une sotte aventure ; si Madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison ; elle me perdrait dans l'esprit de ma Baronne , à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.



S C È N E X.

L I S E T T E , M. T U R C A R È T .

L I S E T T E .

M ADAME m'a envoyé savoir, Monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. T U R C A R È T .

Je n'en avais point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de Commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

S C È N E X I.

L I S E T T E , M. T U R C A R È T ,
F R O N T I N .

F R O N T I N .

J E suis ravi, Monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

E iv

M. TURCARET, à *Frontin*.

Tu ne feras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

L I S E T T E.

Cela ne fera point difficile.

F R O N T I N.

Oh ! pour cela , non. Je ne fais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile , cela vient des manières.

L I S E T T E.

Vous les avez si belles, si prévenantes... !

M. TURCARET, à *Lisette*.

Comment le fais-tu ?

L I S E T T E.

Depuis le peu de tems que je suis ici, je n'entends dire autre chose à Madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

F R O N T I N.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse ; elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à Lisette.

L I S E T T E.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire , Monsieur Frontin.

FRONTIN , à Lisette

Il est vrai ; mais je suis fâché que Monsieur ne réponde pas assez à l'amour que Madame la Baronne a pour lui.

M. TURCARET , à Frontin.

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non , Monsieur. Je t'en fais juge , Lisette : Monsieur , avec tout son esprit , fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli , certaine négligence ... Par exemple , n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

L I S E T T E , à M. Turcaret.

Ah ! pour cela , Monsieur , il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? n'a-t-elle pas le mien , dont elle dispose , quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh , Monsieur ! avoir un carrosse à soi , ou

E v

être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

L I S E T T E.

Vous êtes trop dans le monde , pour ne le pas connaître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage , qu'au plaisir même de s'en servir.

M. T U R C A R E T , à *Lisette*.

Oui , je comprends cela.

F R O N T I N.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. T U R C A R E T.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

F R O N T I N.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. T U R C A R E T.

Il ne tiendra qu'à toi.

F R O N T I N.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à Madame la Baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. T U R C A R E T.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes, elles me déterminent.

F R O N T I N.

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. T U R C A R E T.

Sans doute. & , pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

F R O N T I N.

Ei donc, Monsieur! il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on fût dans le monde que vous donnez un carrosse à Madame la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connais deux ou trois Selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. T U R C A R E T.

Volontiers; tu me paraïs assez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

F R O N T I N.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

E v j

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher , n'est-ce pas ?

F R O N T I N.

Non , Monsieur ; il vous les vendra en conscience.

M TURCARET.

La conscience d'un maquignon !

F R O N T I N.

Oh ! je vous en réponds , comme de la mienne.

M TURCARET.

Sur ce pied-là , je me servirai de lui.

F R O N T I N.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! vas te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras , de ma part , à Madame la Baronne , qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.



S C È N E X I I.

L I S E T T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

C E L A ne commence pas mal.

L I S E T T E .

Non , pour Madame la Baronne ; mais pour nous ?

F R O N T I N , *lui remettant la bourse.*

Voilà déj à soixante pistoles que nous pouvons garder ; je les gagnerai bien sur l'équipage ; ferre les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

L I S E T T E .

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens là ; car je fais des réflexions morales , je t'en avertis.

F R O N T I N .

Peut-on les favoir ?

L I S E T T E .

Je m'ennuie d'être soubrette.

F R O N T I N .

Comment , diable ! tu deviens ambitieuse !

L I S E T T E .

Oui , mon enfant. Il faut que l'air qu'on res-

pire dans une maison fréquentée par un Financier, soit contraire à la modestie; car, depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser....

F R O N T I N.

Mais donne-moi donc le tems de m'enrichir.

L I S E T T E.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

F R O N T I N.

Je ne t'en demande pas davantage: c'est assez, ma princesse; je vais ne rien épargner pour vous mériter; & si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

S C È N E X I I I.

L I S E T T E, seule.

*J*E ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon Chevalier, à moi: &, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici ! ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton Agent de change ? est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis ?

F R O N T I N.

Pardonnez-moi , Monsieur ; mais il n'était pas en fonds ; il n'avait pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet , si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? La Baronne est là-dedans ; que fait-elle ?

F R O N T I N.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle , & d'une certaine

maison de campagne qui lui plaît , & qu'elle veut louer , en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse , une maison de campagne ! quelle folie !

F R O N T I N .

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de Monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

F R O N T I N .

Il n'y a qu'une chose qui l'embarraissait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

F R O N T I N .

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

F R O N T I N .

Il faut meubler cette maison de campagne ; elle ne savait comment engager à cela Monsieur Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui , s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

F R O N T I N.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix-mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

L E C H E V A L I E R.

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

F R O N T I N.

Oh! qu'oui, Monsieur; c'est mon fort que l'attention: j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine: un petit Acte supposé... Un faux exploit...

L E C H E V A L I E R.

Mais prend-y garde, Frontin; Monsieur Turcaret fait les affaires.

F R O N T I N.

Mon vieux coquin le fait encore mieux que lui: c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain..

L E C H E V A L I E R.

C'est une autre chose.

F R O N T I N.

Il a presque toujours eu son logement dans les Maisons du Roi, à cause de ses écritures.

L E C H E V A L I E R.

Je n'ai plus rien à te dire.

F R O N T I N.

Je fais où le trouver à coup sûr, & nos machines seront bien-tôt prêtes: adieu. Voila Monsieur le Marquis qui vous cherche. (*Il sort.*)

S C È N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

L E M A R Q U I S.

AH ! palsembleu , Chevalier , tu deviens bien rare , on ne te trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

L E C H E V A L I E R.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires , toi ?

L E M A R Q U I S.

Depuis trois ou quatre jours.

L E C H E V A L I E R.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? tu deviens bien discret.

L E M A R Q U I S.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement , comme tu fais. C'est une conquête que j'ai faite par hazard , que je conserve par amusement , & dont je me déferai par caprice , ou par raison peut-être.

L E C H E V A L I E R.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareilles sentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse de Province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce tems-ci, il y a des heures de bal; c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement: j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin; j'étais en pointe, j'agaçais les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches: j'aborde, je prie, je

presse , j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune , sans doute ?

LE MARQUIS.

Non , assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour , à ce que je vois , ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'esprit , c'est un prodige. Quel flux de pensées ! Quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie ; je lui offris mes services , & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé,
je me rendis à son Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies ; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne fais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé ; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme ; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu ?

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne..

LE MARQUIS.

Oh ! la Baronne s'accommodera fort de cette femme-là ; il est bon même qu'elles fassent connaissance ; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maison..

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma Comtesse n'est pas difficultueuse ; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendrait pas pour une femme de Province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un Peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

S C È N E I I I.LE CHEVALIER, *seul*.

CETTE charmante conquête du Marquis est apparemment une Comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.



S C È N E I V.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

QUE faites-vous donc là seul, Chevalier? Je croyais que le Marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, *riant*.

Il sort dans le moment, Madame... ah, ah, ah;

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis est amoureux d'une femme de Province, d'une Comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici: nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; augmentation de convives, surcroît de plaisir: il faut amuser Monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du Marquis le divertira mal:
vous

vous ne savez pas qu'ils se connaissent, ils ne s'aiment point; il s'est passé tantôt, entr'eux, une scène ici ..

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommodé tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier: je me charge de cela: reposez-vous sur moi; Monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

S C È N E V.

LA BARONNE, M. TURCARET,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *embrassant*
M. Turcaret.

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *au Chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là... Monsieur,

F

fera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec Madame, fait, en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE, *d M. Turcaret.*

Vous allez, Monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi Monsieur le Chevalier ; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, & ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malepeste ! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de

n'avoir pas songé à cet instrument-là ! Oh ! parbleu , puisque vous êtes dans le goût des trompettes , je vais moi-même donner ordre... (*Il va pour sortir.*)

M. TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffrirai point cela , Monsieur le Chevalier ; je ne prétends point que , pour une trompette...

LA BARONNE, *bas , à M. Turcaret.*
Laissez-le aller , Monsieur.

LE CHEVALIER *sort.*

S C È N E VI.

LA BARONNE , M. TURCARET.

L A B A R O N N E.

ET quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble , épargnons-nous , autant qu'il nous sera possible , la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite , Madame.

L A B A R O N N E.

Qui ne vous aimerait pas ? Mon cousin le Chevalier , lui-même , a toujours eu un attachement pour vous...

112 *TURCARET;*

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET.

LA BARONNE.

QU'y a-t-il, Lisette ?

LISETTE, *à la Baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale & une vieille perruque. (*Bas, à l'oreille de la Baronne.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer...



S C È N E V I I I.

L I S E T T E , M. F U R E T , L A B A R O N N E ,
M. T U R C A R E T , F R O N T I N .

M. F U R E T .

Q U I de vous deux , Mesdames , est la maî-
tresse de céans ?

L A B A R O N N E , à M. Furet.

C'est moi , que voulez-vous ?

M. F U R E T , à la Baronne.

Je ne répondrai point , qu'au préalable je ne
me sois donné l'honneur de vous saluer vous ,
Madame , & toute l'honorable compagnie ,
avec tout le respect dû & requis.

M. T U R C A R E T , à part.

Voilà un plaisant original !

L I S E T T E , à M. Furet.

Sans tant de façons , Monsieur , dites-nous au
préalable qui vous êtes.

M. F U R E T , à Lisette.

Je suis Huissier à verge , à votre service ; &
je me nomme Monsieur Furet.

L A B A R O N N E .

Chez moi un Huissier !

114 *TURCARET,*
FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, à la Baronne.

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, à M. Turcaret.

Tout beau, Monsieur; d'honnêtes Hauffiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures: j'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un Exploit de ma main: en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, (avec votre permission, Monsieur,) que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à Madame, sous votre bon plaisir, Monsieur.

LA BARONNE.

Un Exploit à moi! voyez ce que c'est, Lisette.
L I S E T T E.

Moi, Madame, je n'y connais rien; je ne fais lire que des billets doux. Regarde, toi; Frontin.

FRONTIN, à Lisette.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, à la Baronne.

C'est pour une obligation que défunt Monsieur le Baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, à *M. Furet.*

Feu mon époux, Monsieur? cela ne me regarde point: j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET, à *la Baronne.*

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET, à *M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, Monsieur, l'Acte étant signé par Madame.

M. TURCARET, à *M. Furet.*

L'Acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, Monsieur, très-solidaire, & même avec déclaration d'emploi: je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'Exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'Acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Pardevant, &c. furent présens en leurs personnes, haut & puissant Seigneur, Georges-
« Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès
« Ildegonde de la Dolinvillière, son épouse, de
« lui dûment autorisée à l'effet des Présentes,
« lesquels ont reconnu devoir à Eloy - Jérôme
« Poussif, Marchand de Chevaux, la somme de
» dix-mille livres...

LA BARONNE.

De dix-mille livres!

La maudite obligation !

M. F U R E T, *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
» consistant en douze Mulets, quinze Chevaux
» Normands sous poil roux, & trois Bardeaux
» d'Auvergne, ayant tous crins, queues &
» oreilles, & garnis de leurs bâts, selles, bri-
» des & licols.

L I S E T T E.

Brides & licols ! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là ?

M. T U R C A R E T, *à Lisette.*

Ne l'interrompons point. (*A M. Furet.*) Ache-
vez, mon ami.

M. F U R E T, *continuant de lire.*

« Au payement desquelles dix-mille livres ;
» lesdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo-
» théqué généralement tous leurs biens présents
» & à venir, sans division ni discussion, renon-
» çant ausdits droits ; & , pour l'exécution des
» Présentes, ont élu domicile chez Innocent-
» Blaise le Juste, ancien Procureur au Châte-
» let, demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait
» & passé, &c.

F R O N T I N, *à M. Turcaret.*

L'Acte est-il en bonne forme, Monsieur ?

M. TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

N. FURET.

Que la somme, Monsieur! oh! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix-mille livres pour avoir signé?

L I S E T T E, *à la Baronne.*

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, Monsieur Turcaret?

M. TURCARET, *à la Baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'Acte vous n'aviez pas expressement renoncé aux droits de division & de discussion, nous pourrions chicanner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, Monsieur; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, à *M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens!

LA BARONNE,

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, Madame ; ne soutenons point un Procès contre l'avis de Monsieur Turcaret.

LA BARONNE, à *Lisette.*

Le Ciel m'en préserve ; je vendrais plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux ; & pour l'équipage d'un mari encore ! la pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, Madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE, à *M. Turcaret.*

Vous vous moquez ; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, Monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. T U R C A R E T.

N'en parlons plus, Madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

F R O N T I N.

La belle âme!... Suis-nous, Sergent; on va te payer.

L A B A R O N N E.

Ne tardez pas au moins, songez que l'on vous attend.

M. T U R C A R É T.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrais, des affaires, aux plaisirs.

S C È N E I X.

L I S E T T E , L A B A R O N N E.

L I S E T T E.

ET nous vous renverrons des plaisirs, aux affaires, sur ma parole. Les habiles frippons, que Messieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que Monsieur Turcaret!

L A B A R O N N E.

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

L I S E T T E.

Effectivement on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

F vj

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

L I S E T T E.

Mort de ma vie ! point de pitié indiscreète :
ne plaignons point un homme qui ne plaint
personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

L I S E T T E.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

L I S E T T E.

Il n'est pas encore tems d'en avoir ; & il
vaut mieux sentir quelque jour des remords
pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le
regret d'en avoir manqué l'occasion.



S C È N E X.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
J A S M I N .

J A S M I N , *à la Baronne.*

C'EST de la part de Madame Dorimène,

L A B A R O N N E , *à Jasmin.*

Faites entrer.

J A S M I N *fort.*

S C È N E X I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E .

L A B A R O N N E .

ELLE m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir ; mais. . .



S C È N E X I I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
Madame J A C O B .

Madame J A C O B .

JE vous demande pardon , Madame , de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme Madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes sortes de pommades à Madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard : mais elle n'est point en argent , & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

L A B A R O N N E , *à Madame Jacob.*

Qu'est-ce que c'est ?

Madame J A C O B .

Une garniture de quinze - cents livres , que veut revendre une Procureuse : elle ne l'a mise que deux fois.

L A B A R O N N E .

Je ne ferais pas fâchée de voir cette coiffure.

Madame J A C O B .

Je vous l'apporterai , dès que je l'aurai , Madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

L I S E T T E, *à Madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas ; Madame est généreuse.

Madame J A C O B.

Cen'est pas l'intérêt qui me gouverne ; & j'ai ,
Dieu merci , d'autres talens que de revendre à la
toilette.

L A B A R O N N E.

J'en suis persuadée.

L I S E T T E, *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Madame J A C O B.

Hé ! vraiment , si je n'avais pas d'autre res-
source , comment pourrais-je élever mes enfans
aussi honnêtement que je fais ? J'ai mon mari ,
à la vérité : mais il ne sert qu'à grossir ma fa-
mille , sans m'aider à l'entretenir.

L I S E T T E.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire :

L A B A R O N N E.

Hé ! que faites-vous donc , Madame Jacob ,
pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de
votre famille ?

Madame J A C O B.

Je fais des mariages , ma bonne Dame. Il
est vrai que ce sont des mariages légitimes , ils
ne produisent pas tant que les autres : mais ,
voyez - vous ! je ne veux rien avoir à me re-
procher.

L I S E T T E.

C'est fort bien fait.

Madame J A C O B.

Si Madame était dans le goût de se marier,
j'ai en main le plus excellent sujet!

L A B A R O N N E.

Pour moi, Madame Jacob?

Madame J A C O B.

C'est un Gentilhomme Limousin; la bonne
pâte de mari! il se laissera mener par une femme,
comme un Parisien.

L I S E T T E, *à la Baronne.*

Voilà encore un bon hazard, Madame.

L A B A R O N N E.

Je ne me sens point en disposition d'en pro-
fiter; je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis
point encore dégoûtée du monde.

L I S E T T E.

Oh! bien, je le suis moi, Madame Jacob;
mettez moi sur vos tablettes.

Madame J A C O B, *à Lisette.*

J'ai votre affaire; c'est un gros Commis qui
a déjà quelque bien, mais peu de protection;
il cherche une jolie femme pour s'en faire.

L I S E T T E.

Le bon parti! voilà mon fait.

L A B A R O N N E.

Vous devez être riche, Madame Jacob.

Madame J A C O B , *à la Baronne.*

Hélas ! je devrais faire dans Paris une autre figure ; je devrais rouler carrosse, ma chere Dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

L A B A R O N N E.

Vous avez un frère dans les affaires ?

Madame J A C O B.

Et dans les grandes affaires , encore : je suis sœur de Monsieur Turcaret ; puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

L A B A R O N N E , *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de Monsieur Turcaret !

Madame J A C O B.

Oui , Madame , je suis sa sœur de père & de mère même.

L I S E T T E , *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frère , Madame Jacob !

Madame J A C O B , *à Lisette.*

Oui , mon frère , Mademoiselle , mon propre frère , & je n'en suis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

L I S E T T E.

Hé ! oui ; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

Madame J A C O B.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est; il m'a défendu l'entrée de sa maison, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

L I S E T T E.

Ah! le mauvais frère!

Madame J A C O B.

Aussi mauvais frère, que mauvais mari; n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisaient donc mauvais ménage?

Madame J A C O B, *à la Baronne.*

Ils le font bien encore, Madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, & ma belle-sœur est en Province.

LA BARONNE.

Quoi! Monsieur Turcaret n'est pas veuf?

Madame J A C O B.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valognes, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lisette!

L I S E T T E, *à la Baronne.*

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Madame J A C O B.

Oh! le Ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; & j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans les affaires.

LA BARONNE, à *Madame Jacob*.

Du dérangement dans ses affaires?

Madame J A C O B.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

L I S E T T E, *bas, à elle-même*.

A qui le dit-elle? Qui le fait mieux que nous?

Madame J A C O B;

Je ne fais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque Demoiselle qui le plume, qui l'attrape; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouser; n'est-ce pas-là un grand sot? Qu'en dites-vous, Madame?

LA BARONNE, *déconcertée*.

Oui, cela n'est pas tout-à-fait...

Madame J A B O B.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connaissais sa maitresse, j'irais lui conseiller de le piller, de

le manger , de le ronger , de l'abymer. (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant , Mademoiselle ?

L I S E T T E .

Je n'y manquerais pas , Madame Jacob.

Madame J A C O B , à la Baronne.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion , je me sens si pénétrée , que je ne puis me taire. Adieu , Madame ; si-tôt que j'aurai la garniture , je ne manquerai pas de vous l'apporter.

L A B A R O N N E .

Cela ne presse pas , Madame , cela ne presse pas.



S C È N E X I I I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E .

L A B A R O N N E .

⸫⸫
⸫⸫ E bien , Lisette !

L I S E T T E .

Hé bien , Madame !

L A B A R O N N E .

Aurais-tu deviné que Monsieur Turcaret eût
une sœur revendeuse à la toilette ?

L I S E T T E .

Auriez-vous cru , vous , qu'il eût eu une vraie
femme en Province ?

L A B A R O N N E .

Le traître ! il m'avait assuré qu'il était veuf ,
& je le croyais de bonne foi.

L I S E T T E .

Ah ! le vieux fourbe ! ... Mais qu'est-ce donc
que cela ? Qu'avez - vous ? Je vous vois toute
chagrine ; merci de ma vie ! vous prenez la chose
aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse
de Monsieur Turcaret.

L A B A R O N N E .

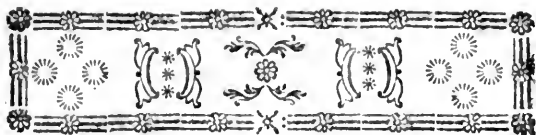
Quoique je ne l'aime pas , puis-je perdre sans

chagrin l'esperance de l'épouser? Le scélérat! i
a une femme; il faut que je rompe avec lui.

L I S E T T E.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que
vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame,
pendant que nous le tenons, brusquons son cof-
fre fort, saisissons ses billets, mettons Monsieur
Turcaret à feu & à sang, rendons-le enfin si mi-
sérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa
femme, & redevenir frère de Madame Jacob.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE, L I S E T T E, *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'Acte solidaire. Courage ; si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

S C È N E I I.

L I S E T T E, LA BARONNE. LA BARONNE.

L me semble que Monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

L I S E T T E.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire...

S C È N E I I I.

L I S E T T E , F L A M A N D ;
L A B A R O N N E .

L I S E T T E , *appercevant Flamand.*

M A I S que nous veut ce Monsieur ?

L A B A R O N N E , *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

F L A M A N D .

Il n'y a pas de mal à cela , Madame ; c'est moi.

L I S E T T E .

Hé ! c'est Flamand , Madame ! Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphose !

F L A M A N D , *à Lisette.*

Doucement , Mademoiselle , doucement ; on ne doit plus , s'il vous plaît , m'appeller Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de Monsieur Turcaret , non ! il vient de me faire donner un bon emploi , oui ! je suis présentement dans les affaires , dà ! &c , par ainsi , il faut m'appeller Monsieur Flamand , entendez-vous ?

L I S E T T E .

Vous avez raison , Monsieur Flamand ; puisqu

que vous êtes devenu Commis , on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

F L A M A N D.

C'est à Madame que j'en ai l'obligation , & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne Dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne Commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaise , qui est une si bonne ville, & où il y a , dit-on , de si bonnes gens.

L I S E T T E.

Il y a bien du bon dans tout cela , Monsieur Flamand.

F L A M A N D.

Je suis Capitaine-Concierge de la Porte de Guibrai ; j'aurai les clefs , & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

L I S E T T E.

Peste !

F L A M A N D.

Oh ! ce qu'il a de meilleur , c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tre tous. Monsieur Turcaret , a , dit-on , commencé par-là.

L A B A R O N N E.

Cela est bien glorieux pour vous , Monsieur

G

Flamand , de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

L I S E T T E.

Et nous vous exhortons , pour votre bien , à être honnête-homme comme lui.

F L A M A N D , *à la Baronne.*

Je vous enverrai , Madame , de petits présens de fois à autre.

L A B A R O N N E.

Non , mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

F L A M A N D.

Hô que si fait ! je fais bien comme les Commis en usent avec les Demoiselles qui les placent : mais tout ce que je crains , c'est d'être révoqué ; car dans les Commissions on est grandement sujet à ça , voyez-vous !

L I S E T T E.

Cela est désagréable.

F L A M A N D.

Par exemple : le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place , a eu cet emploi - là par le moyen d'une certaine Dame que Monsieur Turcaret a aimée , & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde , Madame , de me faire révoquer aussi.

L A B A R O N N E.

J'y donnerai toute mon attention , Monsieur Flamand.

F L A M A N D.

Je vous prie de plaire toujours à Monsieur Turcaret, Madame.

L A B A R O N N E

J'y ferai tout mon possible , puisque vous y êtes intéressé.

F L A M A N D.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

L I S E T T E , *repoussant Flamand.*

Allez , Monsieur le Capitaine-Concierge , allez à votre Porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire , oui ; nous n'avons pas besoin de vos conseils , non : vous ne ferez jamais qu'un sot ; c'est moi qui vous le dis , dà ; entendez-vous ?

S C È N E I V.

L I S E T T E , L A B A R O N N E.

L A B A R O N N E.

V O I L A le garçon le plus ingénu...

L I S E T T E.

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais, il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE.
JASMIN.

JASMIN, à la Baronne.

C'EST Monsieur le Marquis avec une grosse & grande Madame. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'EST sa belle conquête ; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une image...



S C È N E V I I.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
L E M A R Q U I S , Mad. T U R C A R E T .

L E M A R Q U I S .

JE viens, ma charmante Baronne, vous présenter une aimable Dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne. . . Tant de bonnes qualités qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime & d'amitié.

L A B A R O N N E , *au Marquis.*

Je suis très-disposée à cette union. . . (*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

Madame T U R C A R E T , *à la Baronne.*

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

L A B A R O N N E .

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame; & nos Dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

Ah, pafſembleu ! non ; je m'y connais, Madame : & vous conviendrez avec moi , en voyant cette taille & ce viſage-là , que je ſuis le Seigneur de France du meilleur goût.

Madame T U R C A R E T.

Vous êtes trop poli , Monſieur le Marquis : ces flatteries-là pourraient me convenir en province , où je brille affez ſans vanité. J'y ſuis toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles ſont inventées , & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

L I S E T T E , *bas, à elle-même.*

Quelle folle !

L A B A R O N N E.

Il eſt beau de ſervir de modèle à une ville comme celle-là.

Madame T U R C A R E T.

Je l'ai miſe ſur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle Jeuneſſe que j'y attire.

L E M A R Q U I S.

Comment un petit Paris ! ſavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour ?

Madame T U R C A R E T.

Ho ! je ne vis pas comme une Dame de campagne , au moins ; je ne me tiens point enſer-

mée dans un Château, je suis trop faite pour la société ; je demeure en ville , & j'ose dire que ma maison est un école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

L I S E T T E , à Madame Turcaret.

C'est une façon de Collège pour toute la Basse-Normandie.

Madame T U R C A R E T.

On joue chez moi , on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg , à Saint-Lo , à Coutances , & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes , des soupés - collations. Nous avons des Cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût , à la vérité : mais ils tirent les viandes si à-propos , qu'un tour de broche de plus ou de moins , elles seraient gâtées.

L E M A R Q U I S.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi , vive Valogne pour le rôti !

Madame T U R C A R E T.

Et pour les bals , nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté : les Dames de Valogne sont les premières Dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer , & chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

Giv

Madame se déguise en amour , peut-être.

Madame TURCARET.

Oh! pour cela non.

L A B A R O N N E.

Vous vous mettez en Déesse , apparemment ,
en Grâce ?

Madame TURCARET.

En Vénus , ma chère , en Vénus.

LE MARQUIS , à Madame Turcaret.

En Vénus ! ah ! Madame , que vous êtes bien
déguisée !

L I S E T T E , *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
LE CHEVALIER , LE MARQUIS ,
Madame TURCARET.

LE CHEVALIER , à la Baronne :

MADAME , nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*Appercevant Madame Turcaret.*)
Mais que vois-je ?

Madame TURCARET, *apercevant
le Chevalier.*

O Ciel!

LA BARONNE, *las, à Lisette.*

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce-là cette Dame dont tu m'as parlé,
Marquis?

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Oui, c'est ma Comtesse: pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Hò, parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

Madame TURCARET, *las.*

Quel contre-tems!

LE MARQUIS

Explique-toi, Chevalier; est-ce que tu connaîtrais ma Comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute: il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? ah, l'infidelle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

G v

S C È N E I X.

L I S E T T E , Madame J A C O B ,
L A B A R O N N E , L E C H E V A L I E R ,
L E M A R Q U I S , Mad. T U R C A R E T .

Madame J A C O B , *à la Baronne.*

M A D A M E , je vous apporte la garniture que j'ai
promis de vous faire voir.

L A B A R O N N E .

Que vous prenez mal votre tems , Madame
Jacob ! vous me voyez en compagnie...

Madame J A C O B .

Je vous demande pardon , Madame , je revien-
drai une autrefois... Mais qu'est-ce que je vois ?
Ma belle-sœur ici ! Madame Turcaret !

L E C H E V A L I E R .

Madame Turcaret !

L A B A R O N N E .

Madame Turcaret !

L I S E T T E .

Madame Turcaret !

L E M A R Q U I S .

Le plaisant incident !

Madame J A C O B , *à Madame Turcaret.*

Par quelle aventure , Madame , vous rencon-
tre-je en cette maison ?

Madame T U R C A R E T , *bas , à part.*

Payons de hardiesse. (*Haut , à Madame Jacob.*)

Je ne vous connais pas , ma bonne.

Madame J A C O B.

Vous ne connaissez pas Madame Jacob ! tre-dame ! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère qui n'a pu vivre avec vous , que vous feignez de ne me pas connaître ?

L E M A R Q U I S.

Vous n'y pensez pas , Madame Jacob : savez-vous bien que vous parlez à une Comtesse ?

Madame J A C O B , *au Marquis.*

A une Comtesse ! Hé ! dans quel lieu , s'il vous plaît , est sa Comté ? Hè ! vraiment j'aime assez ces gros airs-là !

Madame T U R C A R E T.

Vous êtes une insolente , m'amie.

Madame J A C O B , *à Madame Turcaret.*

Une insolente ! moi , je suis une insolente ! jour de Dieu ! ne vous y jouez pas ; s'il ne tient qu'à dire des injures , je m'en acquitterai aussi bien que vous.

Madame T U R C A R E T.

Hè ! je n'en doute pas : la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

Madame J A C O B.

La fille d'un Maréchal ! pardi ! voilà une

G vj

Dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance! vous avez apparemment oublié que Monsieur Briochais votre père était Patissier dans la ville de Falaise. Allez, Madame la Comtesse, puisque Comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux: mon frère rira bien, quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à l'heure.

LE CHEVALIER, *à Mad Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, Madame; nous attendons à souper Monsieur Turcaret.

Madame TURCARET, *à part.*

Ahi!

LE MARQUI.

Et vous souperez aussi avec nous, Madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

Madame TURCARET, *à elle-même.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

Madame TURCARET, *à elle-même.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour sortir.*)

LE MARQUIS, *à Mad. Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu Monsieur Turcaret.

Madame T U R C A R E T.

Ne me retenez point , Monsieur le Marquis ,
ne me retenez point.

L E M A R Q U I S.

Oh , pafsembleu , Mademoifèlle Briochais ,
vous ne fortirez point , comptez là-deffus.

L E C H E V A L I E R.

Hé ! Marquis , cefle de l'arrêter.

L E M A R Q U I S , *au Chevalier.*

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir
trompés tous deux , je la veux mettre aux pri-
fes avec fon mari.

L A B A R O N N E

Non , Marquis ; de grâce , laiffez-la fortir.

L E M A R Q U I S , *à la Baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour
vous , Madame , c'eft de lui permettre de fe dé-
guifer en Vénus , afin que fon mari ne la recon-
naiffe pas.

L I S E T T E.

Ah ! par ma foi , voici Monsieur Turcaret.

Madame J A C O B.

J'en fuis ravie.

Madame T U R C A R E T.

La malheureufe journée !

L A B A R O N N E.

Pourquoi faut-il que cette fcène fe paffe chez
moi ?

L E M A R Q U I S.

Je fuis au comble de ma joie.

S C È N E X.

Madame J A C O B , L I S E T T E , L A
B A R O N N E . M . T U R C A R E T ,
L E C H E V A L I E R , L E M A R Q U I S ,
Madame T U R C A R E T .

M . T U R C A R E T , à la Baronne.

J'AI renvoyé l'Huissier , Madame , & terminé...
(*Appercevant sa sœur.*) Ahi ! en croirai - je mes
yeux ! ma sœur ici !. (*Appercevant sa femme.*) Et ,
qui pis est , ma femme !

L E M A R Q U I S .

Vous voilà en pays de connaissance , Monsieur
Turcaret : vous voyez une belle Comtesse dont
je porte les chaînes : vous voulez bien que je
vous la présente , sans oublier Madame Jacob ,

Madame J A C O B , à M . Turcaret.

Ah , mon frère !

M . T U R C A R E T , à Mad. Jacob.

Ah , ma sœur ! (*A lui-même.*) Qui diable les
a amenés ici ?

L E M A R Q U I S .

C'est moi , Monsieur Turcaret , vous m'avez
cette obligation-là ; embrassez ces deux objets

chériss : ah ! qu'il paraît ému ! j'admire la force du sang & de l'amour conjugal.

M. T U R C A R E T , *bas.*

Je n'ose la regarder , je crois voir mon mauvais Génie.

Madame T U R C A R E T , *bas.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

L E M A R Q U I S.

Ne vous contraignez point , tendres époux ; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

L A B A R O N N E , à M. Turcaret.

Vous ne vous attendiez pas , Monsieur , à rencontrer ici Madame Turcaret ; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

L E M A R Q U I S , à la Baronne.

Il vous a dit qu'il était veuf ! hé , parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

L A B A R O N N E , à M. Turcaret.

Parlez , pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. T U R C A R E T , tout interdit , à la Baronne.

J'ai cru , Madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que... je n'aurais point de femme.. (*Bas.*) J'ai l'esprit troublé , je ne fais ce que je dis.

Je devine votre pensée, Monsieur , & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant ; au-lieu d'en venir aux reproches , je veux vous raccommo-der avec Madame Turcaret.

M. T U R C A R E T .

Qui ? moi , Madame ! hò ! pour cela , non : vous ne la connaissez pas , c'est un démon ; j'aimerais mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Madame T U R C A R E T , *à son mari.*

Hò ! Monsieur , ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous , au moins ; & je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs , si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites , pour me tenir en Province.

L E M A R Q U I S .

Pour la tenir en Province ! ah ! Monsieur Turcaret , vous avez tort ; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Madame T U R C A R E T , *au Marquis.*

Il m'en est dû cinq ; s'il ne me les donne pas , je ne pars point , je demeure à Paris pour le faire enrager , j'irai chez ses maitresses faire un charivari ; & je commencerai par cette maison-ci , je vous en avertis.

M. T U R C A R E T.

Ah, l'insolente !

L I S E T T E , *bas.*

La conversation finira mal.

L A B A R O N N E , *à Mad. Turcaret.*

Vous m'insultez , Madame.

Madame T U R C A R E T , *à la Baronne.*

J'ai des yeux , Dieu merci , j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. T U R C A R E T.

Quelle impudence ! ah , ventrebleu ! coquine , sans le respect que j'ai pour la compagnie... (*Il veut frapper sa femme.*)

L E C H E V A L I E R *le retient.*

L E M A R Q U I S.

Qu'on ne vous gêne point , Monsieur Turcaret : vous êtes avec vos amis , usez - en librement.

L E C H E V A L I E R , *se mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monsieur !..

L A B A R O N N E , *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.



SCÈNE XI.

Madame JACOB, LISETTE, LA
BARONNE, M. TURCARET,
JASMIN, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

JASMIN, à M. Turcaret.

^U
IL y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, à Jasmin.

Ah! (*A Madame Turcaret.*) Je vais revenir: je vous apprendrai, impudente! à respecter une maison... (*Il sort.*)

Madame TURCARET, à son mari.
Je crains peu vos menaces.

JASMIN *sort.*



S C È N E X I I.

Madame J A C O B, LISETTE, L A
B A R O N N E, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, Mad. TURCARET.

LE CHEVALIER, à Mad. Turcaret.^A

CALMEZ votre esprit agité, Madame ; que
Monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Madame T U R C A R E T, au Chevalier.

Ho ! tous ses emportemens ne m'épouvantent
point.

L A B A R O N N E, à Mad. Turcaret.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

Madame T U R C A R E T, à la Baronne.

Je vous entends, Madame ; vous voulez me
réconcilier avec mon mari , afin que , par re-
connaissance, je souffre qu'il continue à vous
rendre des soins.

L A B A R O N N E.

La colère vous aveugle ; je n'ai pour objet
que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne
Monsieur Turcaret , je ne veux le revoir de ma vie.

Madame T U R C A R E T.

Cela est trop généreux.

L E M A R Q U I S.

Puisque Madame renonce au mari, de mon côté
je renonce à la femme : allons , renonces-y aussi,
Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCENE XIII.

Madame JACOB, LISETTE, LA
BARONNE, LE CHEVALIER,
FRONTIN, LE MARQUIS,
Madame TURCARET.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN, *au Chevalier.*

Les associés de Monsieur Turcaret ont mis gage-
nison chez lui pour deux-cent-mille écus que leur
emporte un Caissier qu'il a cautionné. Je venais
ici en diligence pour l'avertir de se sauver ; mais
je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont
déjà assurés de sa personne.

Madame JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers !
Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son
malheur : je vais employer pour lui tout mon
crédit, je sens que je suis sa sœur. (*Elle sort.*)

Madame TURCARET.

Et moi je vais le chercher pour l'accabler
d'injures ; je sens que je suis sa femme. (*Elle sort.*)

S C È N E X I V.

L I S E T T E , L A B A R O N N E ,
L E C H E V A L I E R , F R O N T I N ,
L E M A R Q U I S .

F R O N T I N .

Nous envisagions le plaisir de le ruiner : mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

L E M A R Q U I S , à *Frontin*.

Bon , bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

F R O N T I N , au *Marquis*.

J'en doute ; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses ; mais ce n'est pas ce qui m'embarasse à présent. Ce qui m'afflige , c'est que j'étais chez lui , quand ses associés y sont venus mettre garnison.

L E C H E V A L I E R , à *Frontin*.

Hé bien ?

F R O N T I N , au *Chevalier*.

Hé bien , Monsieur ! ils m'ont aussi arrêté & fouillé , pour voir si par hazard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au

profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste Ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix-mille francs, que Monsieur Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, & que Monsieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étais à moi ?

FRONTIN.

Hò ! vraiment, Monsieur je n'y ai pas manqué ; j'ai dis que j'appartenais à un Chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; & je fais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, Chevalier ! je ne

vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts, & je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

S C È N E X V.

L I S E T T E , L E M A R Q U I S ;
L E C H E V A L I E R , F R O N T I N .

L E M A R Q U I S , *riant.*

AH, ah! ma foi, Chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit. Allons souper chez le Traiteur, & passer la nuit à boire.

F R O N T I N , *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur?

L E C H E V A L I E R , *à Frontin.*

Non; je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

L E M A R Q U I S & L E C H E V A L I E R *sortent.*



SCÈNE XVI, & dernière.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ET nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant ! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté ; j'ai quarante-mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire fouche d'honnêtes-gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de Monsieur Turcaret fini ; le mien va commencer.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CRITIQUE



C R I T I Q U E
D E L A C O M É D I E
D E T U R C A R E T ,
P A R L E D I A B L E B O I T E U X ;
E N D E U X D I A L O G U E S .

P R E M I E R D I A L O G U E ,

*Servant de Prologue à la Comédie de
Turcaret.*

A S M O D É E , D o m C L É O F A S .

A S M O D É E .

D U I S Q U E mon Magicien m'a remis en liberté ,
je vais vous faire parcourir tout le monde ; &
je prétends , chaque jour , offrir à vos yeux de
nouveaux objets.

H

Dom C L É O F A S.

Vous aviez bien raison de me dire que vous allez bon train , tout boîteux que vous êtes ; comment diable ! nous étions tout-à-l'heure à Madrid , je n'ai fait que souhaiter d'être à Paris , & je m'y trouve. Ma foi , Seigneur Asmodée , c'est un plaisir de voyager avec vous.

A S M O D É E.

N'est-il pas vrai ?

Dom C L É O F A S.

Affurément. Mais dites - moi , je vous prie , dans quel lieu vous m'avez transporté. Nous voici sur un théâtre ; je vois des décorations , des loges , un parterre ; il faut que nous soyons à la Comédie.

A S M O D É E.

Vous l'avez dit ; & l'on va représenter tout-à-l'heure une pièce nouvelle , dont j'ai voulu vous donner le divertissement. Nous pouvons , sans crainte d'être vus ni écoutés , nous entretenir , en attendant qu'on commence.

Dom C L É O F A S.

La belle assemblée ! Que de Dames !

A S M O D É E.

Il y en aurait encore davantage , sans les spectacles de la Foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers :

c'est à cause de cela que je m'oppose au dessein des Comédiens. J'inspire tous les jours de nouvelles chicanes aux Bateleurs. C'est moi qui leur ai fourni le Suisse.

Dom C L É O F A S.

Que voulez-vous dire par votre Suisse ?

A S M O D É E.

Je vous expliquerai cela une autre fois ; ne soyons présentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places ? Savez-vous ce qui fait la foule ? C'est que c'est aujourd'hui la première représentation d'une Comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le Public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

Dom C L É O F A S.

C'est-à-dire que les gens d'affaires sont tous des...

A S M O D É E.

C'est ce qui vous trompe ; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires ; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre : mais il y en a qui, sans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la Robe & l'Épée ne dédaignent pas l'alliance. L'Auteur respecte ceux-là. Effectivement il aurait tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens

dans toutes les professions. Je connais même des Commissaires , & des Greffiers qui ont de la conscience.

Dom C L É O F A S.

Sur ce pied-là, cette Comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

A S M O D É E.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offense pas les vrais dévots. Hé ! pourquoi les gens d'affaires s'offenseraient-ils de voir sur la scène un sot, un frippon de leur Corps ! cela ne tombe point sur le général. Ils seraient donc plus délicats que les Courtisans & les gens de Robe, qui voient tous les jours avec plaisir représenter des Marquis fats & des Juges ignorans & corruptibles.

Dom C L É O F A S.

Je suis curieux de savoir de quelle manière la pièce sera reçue : apprenez-le moi, de grâce, par avance.

A S M O D É E.

Les Diables ne connaissent point l'avenir, je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurions cette connaissance, je crois que le succès des Comédies en serait excepté, tant il est impénétrable.

Dom C L É O F A S.

L'Auteur & les Comédiens se flattent sans doute qu'elle réussira.

A S M O D É E.

Pardonnez-moi. Les Comédiens n'en ont pas bonne opinion; & leurs pressentimens, quoi-
qu'ils ne soient pas infallibles, ne laissent pas
d'effrayer l'Auteur qui s'est allé cacher aux troi-
sièmes loges, où, pour surcroît de chagrin, il
vient d'arriver auprès de lui un Caissier & un
Agent de Change, qui disent avoir ouï parler
de sa pièce, & qui la déchirent impitoyable-
ment. Par bonheur pour lui, il est si sourd,
qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

Dom C L É O F A S.

Oh! je crois qu'il y a bien des Caissiers &
des Agens de Change dans cette assemblée.

A S M O D É E.

Oui, je vous assure; je ne vois par-tout que
des cabales de Commis & d'Auteurs, que des
fisseurs dispersés & prêts à se répondre.

Dom C L É O F A S.

Mais l'Auteur n'a-t-il pas aussi ses partisans?

A S M O D É E.

Hò qu'oui! il a ici tous ses amis, avec les
amis de ses amis. De plus, on a répandu dans
le parterre quelques Grenadiers de Police pour
tenir les Commis en respect: cependant, avec

tout cela , je ne voudrais pas répondre de l'évènement. Mais , raisonnons-nous ; les Acteurs paraissent. Vous entendez assez le français pour juger de la pièce : écoutons-la ; & , après que le parterre en aura décidé , nous réformerons son jugement , ou nous le confirmerons.



SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, Dom CLÉOFAS.

ASMODÉE.

ALLÉ bien ! Seigneur Dom Cléofas, que pensez-vous de cette Comédie ? Elle vient de réussir, en dépit des cabales : les ris sans cesse renaissans des personnes qui se sont livrées au spectacle, ont étouffé la voix des Commis & des Auteurs.

Dom CLÉOFAS.

Oui ; mais je crois qu'ils vont bien se donner carrière présentement, & se dédommager du silence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point : les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin : j'apperçois, entr'autres, trois chefs de meutes, trois beaux-esprits qui vont entraîner dans leur sentiment quelques petits génies qui les écoutent : mais je vois à leurs trousses deux amis de l'Auteur. Grande dispute ; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns disent de la pièce plus de mal qu'ils n'en pensent, & les autres en pensent moins de bien qu'ils n'en disent.

Dom C L É O F A S.

Hé! quel défaut y trouvent les critiques?

A S M O D É E.

Cent - mille.

Dom C L É O F A S.

Mais encore?

A S M O D É E.

Ils disent que tous les personnages en sont vicieux, & que l'Auteur a peint les mœurs de trop près.

Dom C L É O F A S.

Ils n'ont, parbleu! pas tout le tort; les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

A S M O D É E.

Il est vrai: j'en suis assez content. La Baronne tire fort sur votre Dona Thomasa. J'aime à voir, dans les Comédies, régner mes Héroïnes: mais je n'aime pas qu'on les punisse au dénouement; cela me chagrine. Heureusement il y a bien des Pièces Françaises où l'on m'épargne ce chagrin-là.

Dom C L É O F A S.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la Baronne soit trompée dans son attente; que le Chevalier perde toutes ses espérances, & que Turcaret soit arrêté: vous voudriez qu'ils fussent tous contents: car, enfin, leur châtiment est une leçon qui blesse vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me console , c'est que Lisette & Frontin sont bien récompensés.

Dom CLÉOFAS.

La belle récompense ! les bonnes dispositions de Frontin ne font-elles pas assez prévoir que son règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

Dom CLÉOFAS.

Je dis qu'il est manqué , si les gens d'affaires sont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des mystères qui ne sont point ici développés.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaise que ces mystères se découvrent. L'Auteur m'a fait plaisir de montrer simplement l'usage que mes partisans font des richesses que je leur fais acquérir.

Dom CLÉOFAS.

Vos partisans sont donc bien différens de ceux qui ne le sont pas ?

ASMODÉE.

¶ Oui vraiment. Il est aisé de reconnaître les miens : ils s'enrichissent par l'usure , qu'ils n'osent plus exercer que sous le nom d'autrui , quand ils sont riches ; ils prodiguent leurs richesses , lorsqu'ils

qu'ils sont amoureux, & leurs amours finissent par la fuite ou par la prison.

Dom C L É O F A S.

A ce que je vois, c'est un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, Seigneur Asmodée, quel bruit est-ce que j'entends auprès de l'Orchestre ?

A S M O D É E.

C'est un Cavalier Espagnol qui crie contre la féchèreffe de l'intrigue.

Dom C L É O F A S.

Cette remarque convient à un Espagnol. Nous ne sommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractères, lesquelles sont, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

A S M O D É E.

C'est en effet le défaut ordinaire de ces sortes de pièces : elles ne sont point assez chargées d'évènemens. Les Auteurs veulent toute l'attention du Spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent ; & je suis de leur sentiment, pourvu que, d'ailleurs, la pièce soit intéressante.

Dom C L É O F A S.

Mais celle-ci ne l'est point.

A S M O D É E.

Hé ! c'est le plus grand défaut que j'y trouve. Elle serait parfaite, si l'Auteur avait su engager à aimer les personnages ; mais il n'a pas eu assez

d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal-à-propos de rendre le vice haïssable. Personne n'aime la Baronne, le Chevalier, ni Turcaret; ce n'est pas là le moyen de faire réussir une Comédie.

Dom C L É O F A S.

Elle n'a pas laissé de me divertir. J'ai eu le plaisir de voir bien rire; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur sérieux; les voilà encore dans leur loge; qu'ils ont l'air chagrin! ils ne paraissent guères contents.

A S M O D É E.

Il faut le leur pardonner; c'est un Turcaret avec sa Baronne. En récompense, on a bien ri dans la loge voisine. Ce sont des personnes de Robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles... Mais le monde acheve de s'écouler; sortons: allons à la Foire voir de nouveaux visages.

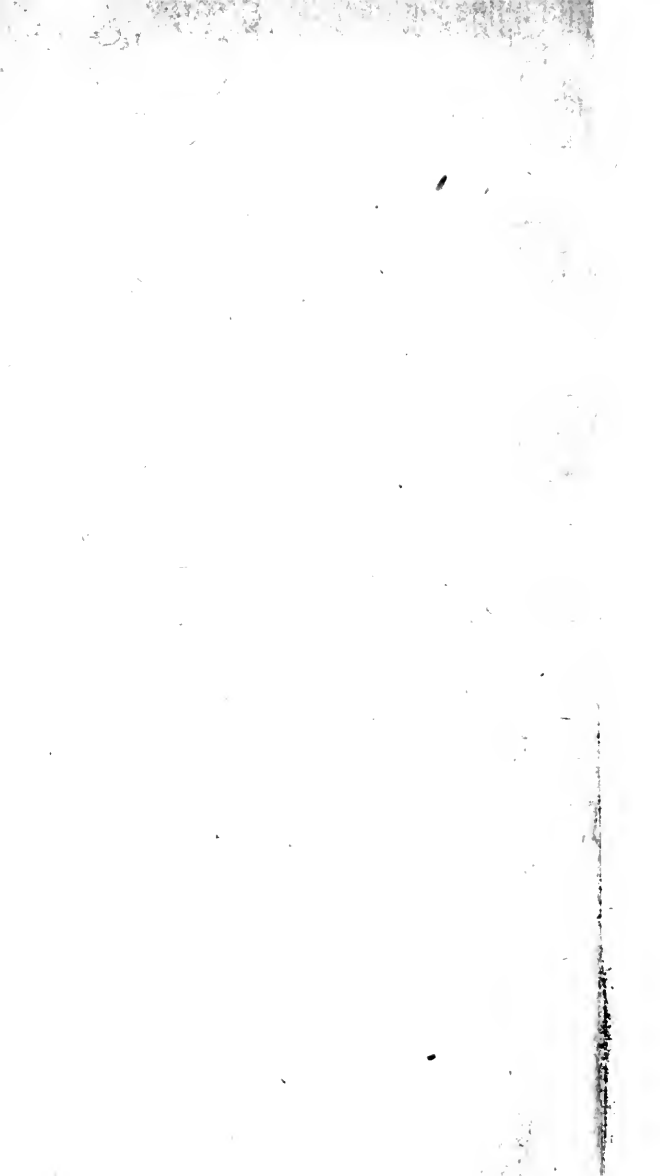
Dom C L É O F A S.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui est cette jolie femme qui paraît aussi mal satisfaite.

A S M O D É E.

C'est une Dame que les glaces & les porcelaines brisées par Turcaret, ont étrangement révoltée: je ne fais si c'est à cause que la même scène s'est passée chez elle ce Carnaval.

F I N.



PQ
1997
T6
17--

Le Sage, Alain René
Turcaret

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

